

Steve Laflamme

SOUS
UN CIEL
D'ABÎME

Thriller

1. L'AMOUR DU RISQUE

Trois mois avant l'explosion

Québec

Tout ce que Corine Quintal demandait, c'était qu'il soit blond. Peu importe sa taille. Peu importe la couleur de ses yeux – elle allait les voir un minimum de temps, de toute façon. Qu'il parle français, anglais, suédois... qu'il parle le braille, à la limite, tiens : rien à foutre.

Corine décida que le blond qu'on allait lui envoyer comme le Messie des chattes à laper allait lui en donner pour son argent.

Elle valait bien la baise des baisés.

* * *

En entrant, il déclara s'appeler Christophe. Au fond, elle n'avait que faire de son nom, qu'il soit authentique ou emprunté. « Vous avez demandé quelqu'un pour passer la soirée ? » Une entrée en matière idiote pour un type qui, hormis un corps digne de l'emploi qu'il occupait, n'était d'aucun intérêt pour quelqu'un comme elle que la ferveur et l'intelligence émoustillaient cent fois plus que les jeux de main entre les cuisses.

Mais elle avait assez perdu de temps.

« Prépare-nous à boire, le somma-t-elle. Je reviens.

— J'allais justement vous l'offrir », dit-il.

Il passa à la cuisine. Sur le comptoir se trouvait déjà une bouteille de bourbon, un citron et deux verres. Il enleva son veston et se chargea des *drinks*.

À son retour, Corine était nue, exception faite de ce t-shirt bleu à travers lequel pointaient ses mamelons. Son âme, elle, restait voilée, comme d'habitude. Son métier exigeait cette rigueur : ne jamais se

départir du costume psychologique requis par l'organisation qui l'employait. Christophe ou Blond Machin – peu importait la marque du produit – n'allait pas changer la donne.

Christophe la trouva magnifique et remercia la Providence d'avoir mis sur son chemin une femme aussi séduisante. Elle avait un éclat singulier dans les yeux, des yeux vairons aux couleurs inhabituelles. Un air de défi dans l'attitude, aussi. Ce soir, le déplacement allait en valoir la peine.

L'alcool le mit en appétit : il s'approcha d'elle. Elle lui prit la main et l'entraîna dans la chambre à coucher. Corine remarqua ses boutons de manchette nacrés : Christophe était une pute de luxe. Elle avait le sens du détail. Pas le choix. Le job qu'elle avait choisi l'exigeait.

Elle jeta un regard furtif par la fenêtre de la chambre à coucher. Le ciel était un linceul rivalisant d'obscurité avec son âme. Un lampadaire cherchait, maladroit, impuissant, à se substituer à la lumière d'une lune qui ne venait pas. À une cinquantaine de mètres de la fenêtre, un véhicule était garé sans subtilité, de façon à permettre au chauffeur de la surveiller.

Elle déshabilla Christophe, se laissa couler sur son corps robuste et permit à son sexe d'en lire toutes les aspérités. Sa fente était une bouche avide qui ne demandait qu'à revivre. Elle attrapa le sexe du mâle dans sa main, le caressa jusqu'à sentir qu'elle lui faisait de l'effet.

Elle s'offrit ensuite à lui, sur le dos, jambes ouvertes. « Goûte-moi », ordonna-t-elle. Christophe s'exécuta, un reflet concupiscent dans les yeux. Elle laissa échapper deux ou trois gémissements mais, dans le plaisir comme dans la douleur, elle savait se contenir. Dix ans de krav maga s'étaient chargés de l'endurcir.

Elle se mouilla les lèvres dans son verre de bourbon avant de passer aux choses sérieuses. Puis elle poussa Christophe sur le dos et le chevaucha comme une princesse sur sa monture cherchant à fuir le château. Au bout d'un moment, elle étira le cou et regarda par la fenêtre. Dehors, rien n'avait bougé, nota-t-elle, mais Christophe s'inquiéta. « Ça va ? C'est comme vous vouliez ? »

Corine se dégagea et hocha la tête. « Inquiète-toi de rien. » Le véhicule était encore là. Tout comme celui qui l'épiait depuis l'habitacle.

Corine empoigna le pénis de son esclave nocturne. Christophe se raidit, mais elle se fit lénifiante : « Laisse-moi faire.

— C'est vous qui devez...

— Chhhht. C'est moi qui paye. »

Elle eut une brève pensée pour le dernier homme avec qui elle avait baisé, dans un acte mécanique qui n'avait jamais servi qu'à lui faire gravir les échelons de l'organisation. Puis elle goba le sexe de Christophe et s'exécuta.

Le mâle renversa la tête en arrière, s'abandonnant aux glissements agiles de la langue sur sa queue.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, Christophe vit le va-et-vient de la tête de la jeune femme. Vers la fin, le blondinet aperçut la salive qui reliait la bouche de sa cliente à son sexe. Il sourit, goûta à fond les sensations que lui procurait son avide cliente.

Au moment de jouir, il s'abandonna dans un long râle, guttural et puissant, qui alla se perdre dans la nuit d'été.

Essoufflée, les joues colorées, Corine avala ce qu'il restait dans son verre, puis murmura quelque chose au sujet de l'argent sur le comptoir de la cuisine. Le prostitué enfila son pantalon aux plis français impeccables, sa chemise terracotta infroissable et ses chaussures de cuir rutilantes avant de quitter l'appartement pour redevenir un quidam dans la nuit opaque. Jetant un dernier regard à Corine avant de sortir, il la vit couchée sur le côté dans son lit. Oui, ce soir, le déplacement en avait vraiment valu la peine.

À distance, l'homme dans le véhicule décida, lui, qu'il en avait assez vu.

* * *

Le lendemain, quand le soleil se leva et que la chambre à coucher fut submergée de lumière, Corine tournait encore le dos aux plis laissés par Christophe, sur le drap de percale. Son corps avait refroidi et entrepris son lent durcissement. De sa bouche encore entrouverte avait coulé un mélange de sperme et de salive glaireuse.

2. EN ERRANCE

Québec

Il allait la rejoindre sur la 8^e Rue. Au moins une visite par semaine, c'était la règle qu'il s'était obligé à respecter. Xavier Martel sentait qu'ici il regagnait un minimum de sérénité.

Le cimetière était vaste, et la verdure si abondante qu'on en oubliait les stèles. Le panonceau lui apparut après quelques enjambées. « 8^e RUE. » Une manière de donner l'impression que les morts sont encore bien vivants : leur accorder un emplacement dans une société où chacun loge quelque part.

Xavier repéra la stèle de sa mère. Il y avait près d'un an que Catherine Martel était morte, et chaque fois qu'il lisait son épitaphe, Xavier sentait l'irréalité du moment, comme si un autre homme que lui se recueillait sur la tombe d'une étrangère. *Maman n'est pas morte. T'es pas morte*, s'entendait-il réfléchir. Xavier continuait à entendre la voix de Catherine résonner en lui. Il redoutait le jour où cette tonalité familière allait s'être dissoute. Les mots de la vieille femme resteraient alors gravés en son fils, sans la voix qui leur donne vie.

Il songea à ce qu'étaient devenus ses jours depuis le décès de sa mère. Une longue errance qui faisait de lui un être pas si différent de ceux qui sommeillaient sous ses pieds. Bas sur l'horizon, le soleil coulait en laissant fondre son or sur ce qu'il restait du jour.

Le fils posa la main sur la pierre tombale. Faute de croire assez pour se signer, ignorant ce qu'il pouvait dire à voix haute qu'il n'avait pas déjà pensé des centaines de fois, il se contenta avant de partir de prononcer les mots de l'épitaphe, comme une formule désuète : *En souvenir de tes enseignements...*

* * *

En route vers la basse-ville, il jeta un œil à son téléphone personnel. Aucun signe de ce qui se tramait à la maison, sur la Rive-Sud. Xavier en était venu à considérer cet appareil comme un symbole de sa conscience : jamais loin, lourd à porter parce que recelant des secrets

dont il ne réussissait pas à se débarrasser, capable de troubler la quiétude à tout moment. Il soupira. L'effet apaisant de la visite à sa défunte mère s'était déjà estompé.

D'abord il avait cru que Provost, l'assassin de Catherine, méritait la leçon d'une vie. Xavier l'avait gardé prisonnier dans la cave de la maison héritée de sa mère. Une semaine, puis deux, puis un mois. La douleur de Provost n'engourdissait pas la sienne. Le temps avait passé, et chaque nouvelle semaine, marquée par la présence de Ritchie Provost dans les bas-fonds de la demeure maternelle, alourdissait le fardeau de Xavier Martel.

Il gara sa Tesla dans le stationnement Sainte-Hélène. À quelques enjambées, sur Saint-Vallier, il allait s'engouffrer dans le *Vénus de Milo*, repérer une femme qui ignorait qu'elle était jolie, tenter de la convaincre qu'elle n'avait pas à rentrer seule. Son regard dévia sur les panneaux de métal rouillé qui s'élevaient le long de la falaise, en bordure de la côte d'Abraham, et rappelaient qu'on avait détruit le paysage pour y faire entrer de force un stationnement à étages. Xavier grimaça. Voilà qu'il allait reproduire des gestes prévisibles, dans un bar où il arrivait à se faire croire qu'il était humain et utile.

Un homme en béquilles sortit du *Vénus de Milo*, suivi de deux femmes dont le handicap n'était pas apparent à distance. Mais elles en avaient un, autrement pourquoi fréquenter ce lieu pourfendu et ridiculisé par les gens dits normaux ?

Xavier songea à ce qu'était devenue sa vie depuis qu'on lui avait montré la sortie à la Sûreté du Québec. Il donnait rendez-vous à une morte et tentait de faire croire à des femmes éclopées que la vie pouvait être belle, si elles s'y abandonnaient.

Il se ravisa, remonta dans sa voiture. Rentrer chez lui, dans cette maison négligée qu'il louait le long de l'autoroute Duplessis, était peut-être ce qu'il avait de mieux à faire.

C'est à ce moment que le téléphone sonna. L'autre – celui que Xavier réservait pour sa vie professionnelle.

Il lut le message-texte que lui avait envoyé sa partenaire :

ZOSA: Je rentre demain. T'as intérêt à avoir du bon thé.
Pas d'humeur à travailler, mais au moins tu me
divertis.

Il parvint à sourire. *Au moins tu me divertis.*
Au moins il y a toi, se dit-il.

3. DES CENDRES ET DE LA RAGE

Québec

Le sable s'étendait à perte de vue. Par-delà les rides que les caresses du vent avaient tracées sur le sable blond, l'horizon fondait ciel et mer dans un camaïeu de bleus paradisiaques. Le temps paralysé n'appelait rien d'autre que le silence, brisé par les secousses du ressac sur les rochers. Pour l'heure, rien d'autre n'existait que le bien-être se répandant en ondes chaudes dans les veines de l'homme étendu en travers de la plage, là où les drachmes rescapées d'un précédent voyage avec sa mère avaient été monnayées contre quelques arpents de solitude.

Puis des notes balsamiques de menthe lui prirent la langue d'assaut et le rêve s'interrompt. Ses souvenirs helléniques furent aspirés par le lointain, et tout ce qui restait de l'exil que s'était offert Xavier Martel après sa déconfiture à la Sûreté du Québec s'estompa quand le grondement de la climatisation envahit le local. Le tapage citadin de la capitale avait tout ruiné. Le claquement de la porte en rajouta.

« Maudite humidité de marde! »

Martel sourit. Son franc-parler était une des raisons pour lesquelles il avait voulu d'elle.

Elle boitilla jusqu'au bureau qu'il lui avait désigné. Déjà, elle avait personnalisé le poste de travail: un disque de Van Halen et des Post-it qui lui vidaient l'esprit jonchaient la surface du pupitre en contreplaqué.

Zoé Savary s'avachit dans le fauteuil – d'occasion, comme l'essentiel du mobilier qui composait le bureau. Elle soupira bruyamment, mais Martel ne broncha pas.

« Je sais ce que tu penses.

— Si tu le savais, tu te tiendrais loin de moi », répliqua-t-elle.

Martel trouvait Savary séduisante. Depuis qu'elle avait perdu une partie de sa jambe au cours de l'enquête sur le Chercheur d'âme¹, Savary était auréolée d'une lumière nouvelle aux yeux de l'ancien sergent-détective de la SQ².

Elle extirpa de la poche de son pantalon un bout de papier plié en quatre. Un morceau de serviette de table qu'elle avait subtilisé dans un resto du quartier.

Martel lut les deux mots et resta sans voix.

AGENCE MASA.

Elle alla au-devant des protestations. « J'avais pensé à SaMa, mais ça fait un peu trop centre de yoga, ou menu de *Chez Sami*, je trouve. »

Martel ne réagissait pas.

« Ben, dis quelque chose ! Je te demande pas en mariage, je veux juste que le nom soit équitable : moitié toi-moitié moi.

— C'est correct.

— C'est *toi* qui es venu me chercher, Martel, oublie-le pas. J'avais des avantages et un salaire, moi, à la SQ.

— C'est correct, je te dis.

— Je risque mon cul en lâchant tout ça. T'as beau dire que...

— C'est correct, Zoé. Correct, je te dis. C'est parfait comme ça. »

Zoé Savary avait d'abord regimbé, quand il l'avait approchée, mais elle avait fini par céder, après lui avoir demandé une semaine de réflexion, qui s'était en fait résumée à un silence qu'elle n'avait pu contenir au-delà de vingt-quatre heures. L'enquête de l'été précédent sur les meurtres en série qui avaient secoué le Québec avait permis à Savary de rencontrer Émilien D'Avignon, un consultant appelé à contribution dans l'enquête sur le Chercheur d'âme. Or, une explosion avait non seulement coûté une jambe à Savary, mais aussi saboté cette relation encore embryonnaire. De son côté, Martel avait remis sa démission à Serge Rasmussen, le nouveau lieutenant des Crimes

1. Voir *Le Chercheur d'âme*, Les Éditions de l'Homme, 2017.

2. Sûreté du Québec.

majeurs, puis il avait déguerpi en Grèce pendant un mois. À son retour, il avait pris une cuite d'une semaine, puis avait eu besoin d'une autre semaine pour se remettre et regretter d'avoir bu autre chose que du thé pour la première fois depuis des années. Il s'était emmuré ensuite dans son logement de la rue de Buade, le temps de se résoudre à le larguer, faute d'un salaire adéquat. Il s'était astreint à soixante minutes de vélo stationnaire chaque fois que lui prenait l'envie débile de chercher à dissoudre dans l'alcool les souvenirs de sa mère, du responsable de sa mort, des faux-culs de la Sûreté et du Chercheur d'âme.

Puis il avait pris son destin à bras-le-corps et s'était pointé de manière impromptue chez Savary. Elle n'avait pas encore refermé la porte quand la proposition avait coulé des lèvres de Martel. « Viens avec moi. On part à notre compte. »

L'agence MaSa était née des cendres et de la rage.

Après sa démission l'automne précédent, Martel avait rencontré les Affaires internes. Il avait été mis face à son non-respect des procédures dans l'enquête sur le Chercheur d'âme ; on avait invoqué ses initiatives risquées, voire quasi suicidaires – pour la Sûreté autant que pour lui-même. Martel s'était à peine défendu, résigné à quitter ses fonctions en entretenant l'impression d'avoir servi l'intérêt de tout le monde.

Le temps lui avait donné raison. Le verdict quant aux conséquences de ses actes avait vite été relégué au second rang des priorités quand des scandales s'étaient mis à éclabousser les différents corps de police québécois : deux agents du SPVM³ avaient été filmés dans leur véhicule de patrouille en compagnie de deux jeunes femmes ivres sur les genoux ; puis l'ex-directeur général et trois officiers de la SQ avaient été accusés de fraude au cours de l'hiver. Parallèlement aux déboires policiers, deux mois plus tard, la politique défrayait la chronique : les libéraux reprenaient le pouvoir, délogeant ainsi le Parti québécois et générant une puissante onde d'indignation qui, tel un raz-de-marée, emporta les incartades de Xavier Martel loin des pré-

3. Service de police de la Ville de Montréal.

occupations populaires – d’autant qu’on jugeait que, en bout de ligne, la fin justifiait bien les moyens qu’il avait utilisés : n’avait-il pas arrêté les coupables et bouclé avec succès l’enquête sur le tueur en série qui avait terrorisé la population durant des mois ?

Préoccupée par l’implosion de sa crédibilité, affairée à redorer son blason, la Sûreté avait fini par comprendre qu’elle avait mieux à faire que de réprimander un sergent-détective, qui plus est un homme qui avait eu la bonne idée de se saborder lui-même.

Sauf que le boulot se faisait attendre. Ainsi, quand on frappa à la porte, Martel et Savary crurent à une erreur ou à de la sollicitation commerciale. Les Témoins de Jéhovah étaient-ils si désœuvrés qu’ils devaient approcher une agence de détectives privés naissante pour goûter les joies de la conversion ?

Deux hommes se matérialisèrent dans l’entrée. Le plus âgé portait en effet une mallette pouvant abriter quelques dizaines d’exemplaires de *Réveillez-vous*. Mais Martel reconnut celui à qui il avait affaire.

« Maître Duhamel... Vous vous êtes égaré et vous avez pensé à moi pour que je vous ramène dans le droit chemin ? Je croyais que tous les avocats de Québec pouvaient retrouver leur itinéraire à l’odeur, sur la Grande Allée. Entre chiens, vous êtes habitués à renifler le cul de vos semblables, et ça pue l’avocat à plein nez entre midi et treize heures, par ici.

— C’est un réel plaisir pour moi aussi, sergent-détective Martel. Oh... attendez... Comment dois-je vous appeler, maintenant ? Vos anciens patrons ont bien dû garder votre titre en plus du *badge* et du *gun* ? »

Martel détourna son attention vers le gaillard blond cendré qui accompagnait Laurent C. Duhamel. À l’œil, Martel lui donnait fin vingtaine. L’avocat profita de la trêve pour avancer d’un pas et marquer son intention de s’installer.

« Je vous présente Christophe Maheux. Mon client. » Maheux tendit la main vers Martel, qui l’ignora.

Laurent C. Duhamel était avocat de la défense en droit pénal. Ses officines étaient établies en haute-ville et le cabinet où il travaillait à titre d’associé avait défendu quelques hommes que les Crimes

majeurs avaient écroués ces dernières années. Martel n'avait jamais eu affaire à lui comme tel, mais le nom de l'avocat circulait au bureau de la SQ comme la liste des restos où il valait mieux éviter d'aller manger, si on voulait se sauver de la chiasse.

Martel regarda Savary, qui n'avait pas bougé d'un iota. Elle se contentait de dévisager Duhamel avec l'air qu'elle avait probablement arboré à la réception de sa déclaration de revenus.

« Entrez », consentit à dire Martel.

Duhamel expliqua dans les grandes lignes les raisons qui justifiaient sa visite. « À la fin du mois de mai, monsieur Maheux, qui est un travailleur indépendant, s'est trouvé, pour des raisons professionnelles, dans l'appartement d'une dénommée Corine Quintal... » L'avocat marqua une pause, le temps de voir si Martel allait réagir. Voyant que le détective ne bronchait pas, il poursuivit.

« C'est la femme qui a été trouvée morte dans son logement, dans le quartier Saint-Sacrement, fin mai. Vous savez, étouffée par... »

— Morte d'un choc anaphylactique, l'interrompit Savary. Oui, je m'en souviens. »

Le propriétaire de l'immeuble où elle habitait avait trouvé Corine Quintal dans son lit. La victime n'avait pas d'amis proches et sa famille vivait sur la Rive-Sud, sans occasions fréquentes de la visiter.

« Et monsieur Maheux est la dernière personne à avoir vu Corine Quintal en vie, supposa Savary.

— Oui.

— En quoi est-ce que ça nous concerne ? s'enquit Martel.

— J'ai besoin de vous. *Nous* avons besoin de vous. La mise en accusation a été faite à peine un mois après la mort de madame Quintal. La Couronne a procédé à la divulgation de la preuve hier. Il nous faut nos propres enquêteurs. Ceux de la police ont commis des bavures. Ils ont négligé certains éléments.

— C'est-à-dire ?

— Vous trouverez ça là-dedans. » Duhamel sortit un dossier provenant de sa mallette. Lourd, volumineux. « Tout y est.

— Pourquoi nous ? » demanda Martel.

Duhamel esquissa un sourire. « Parce que vous êtes bon, Martel. Parce qu'il n'y a pas que de la vermine dans la rue des Racailles⁴. La Défense a droit à sa propre enquête. Monsieur Maheux n'avait aucun moyen de savoir que la victime avait des ennuis de santé.

— C'est vous qui le dites, coupa Martel. Qu'est-ce que vous faisiez chez elle? » demanda-t-il à Maheux.

Le blondinet parut mal à son aise.

« Mon client a offert des faveurs sexuelles à madame Quintal. »

Martel plissa les lèvres. « Ouais, je comprends. Le "travailleur indépendant" est en fait un gigolo.

— *Escorte* », s'indigna Maheux.

Le détective sentit la présence de Savary près de lui et se retint de répliquer. Il était sans doute temps de lui renvoyer l'ascenseur.

« T'en penses quoi, Zoé? »

Savary attrapa le dossier et se mit à le feuilleter. « Et la famille, là-dedans? demanda-t-elle.

— Comptez pas trop sur elle, répliqua Duhamel. Les parents de Corine Quintal sont introuvables. On se demande même s'ils ont été prévenus du décès de leur fille. Il n'y a personne à leur résidence de Saint-Nicolas. Leur disparition est un des dossiers prioritaires de la police, depuis la mort de madame Quintal.

— Vous savez qu'on peut rien garantir, prévint Martel.

— Votre agence crève de faim; elle est là, ma garantie, le nargua l'avocat.

— On vous fabriquera pas un dossier factice, Duhamel.

— J'ai rien demandé de tel. Lisez le dossier. Les faits parlent d'eux-mêmes. Il faut simplement des yeux frais pour les observer. » Il marqua une pause. « Pour ce qui est des honoraires...

— C'est quatre cents dollars par jour plus une avance de trois mille dollars. Non remboursables.

— C'est aussi le prix que demande Robert Hétu, à quelques pas de chez vous.

4. Les bureaux de la Sûreté du Québec, dans la capitale, sont situés dans la rue des Rocailles.

— Justement, on est dans les prix.

— Hétu manque pas de clients, lui, asséna l’avocat. Voyez-vous, je pensais plutôt à un escompte de trente pour cent sur ce que sera votre prix finalement – et je doute pas du tout que vous serez un jour parmi les plus occupés. Si je me fie à votre table de travail, monsieur Maheux est votre premier client, n’est-ce pas ? »

Martel prit soin de retourner deux fois dans son esprit ce qu’il avait envie de répliquer, suivant les enseignements de Savary. Parmi les conditions qu’avait énumérées sa future partenaire figurait la nécessité que Martel évite de brûler le sol sous ses pieds – sous *leurs* pieds à eux deux, à présent.

« Je me suis toujours demandé ce que signifiait la lettre au milieu de votre nom, Duhamel. J’arrivais pas à me décider entre “crétin” et “crapule”. Vous venez de me donner la réponse.

— C’est...

— Les deux à la fois. Peut-être aussi “condescendant”, “culterreux”, “*cheap*”... Maintenant, sortez d’ici.

— Payez le plein montant. » La voix qui venait de se manifester semblait avoir été vaporisée en douceur comme un parfum sur le lit des morts. Christophe Maheux en avait assez du combat de coqs. « Payez-le, répéta-t-il. S’il est si bon, payez-le, Laurent. Vous savez qu’il nous faut une enquête parallèle. »

Savary jeta un œil à Maheux. Elle se demanda ce que Corine Quintal avait pu lui trouver.

4. SURVIVRE

Québec

Zoé Savary revenait de loin. Elle pouvait à présent, sans l’aide de ses mains, soulever sa jambe et la poser sur le divan, à côté de l’autre. Rien ne paraissait du métal qui lui faisait encore souvent honte sous le pantalon. Plus aucun signe visible de tout ce qu’elle avait eu à endurer depuis l’accident de l’été précédent, exception faite d’une

légère claudication qu'elle était peut-être la seule à remarquer, lorsqu'elle voyait son reflet dans les vitrines des commerces de la capitale.

Pendant un mois après l'accident, elle avait ragé, pleuré toutes les larmes de son corps, s'était effondrée. Heureusement, il y avait eu Xavier. Bien entendu, ils ne vivaient pas le même deuil, mais lui aussi naviguait sur un fleuve houleux d'adversité. Son ancien coéquipier de la SQ s'était vu montrer la porte, quelques semaines à peine après le décès tragique de sa mère. Au lieu de s'apitoyer sur son sort, Xavier Martel s'était fait fort d'aider Zoé du mieux qu'il l'avait pu, la faisant rire – souvent sans le vouloir. Zoé appréciait le tempérament bouillant de Xavier – celui d'un homme passionné –, et elle soupçonnait que sous cette carapace de hargne se cachaient de bons sentiments qui ne demandaient qu'à être canalisés.

Xavier l'avait accompagnée avec autant de dévouement que s'il avait été son partenaire de vie. Pouvoir le côtoyer presque tous les jours, partager avec lui ses frustrations, ses chagrins, ses regrets, en échange de quelques confessions : voilà bien la seule chose qui manquait à Zoé de sa longue convalescence. Depuis qu'elle avait regagné son logis, rue Jeanne-d'Arc, dans le quartier Montcalm, Zoé ressentait une espèce de vague à l'âme qu'elle attribuait à la solitude. L'amitié de Xavier lui manquait, s'avoua-t-elle. Sa camaraderie, bien entendu, puisqu'elle ne nourrissait aucun espoir de l'attirer, enlaidie comme elle l'était désormais par cette jambe qui ne lui appartiendrait jamais, qui lui donnait des airs de cyborg.

Voilà sans doute ce qui l'avait persuadée aussi rapidement d'accepter son offre de se joindre à lui pour fonder l'agence MaSa.

Sur la table du salon, son téléphone se manifesta. Martel lui demandait de l'appeler une fois qu'elle aurait terminé la lecture du dossier fourni par Duhamel. C'était une des techniques que son équipier aimait bien : consulter autrui pour connaître à chaud son avis. Souvent, l'impression générale qui se dégageait d'un rapport risquait de biaiser les recherches ; ainsi Martel souhaitait-il qu'on écarte les *a priori* susceptibles d'orienter le travail et qu'on se focalise sur les faits. Lui le premier, avait-il avoué, il allait devoir mettre de côté son aversion pour Laurent C. Duhamel.

Zoé attrapa l'épais dossier fourni par l'avocat de Christophe Maheux. Quelque chose en elle se réjouissait de savoir que le travail à venir allait être récompensé par une discussion téléphonique de fin de soirée avec Xavier. Elle secoua la tête et se trouva idiote de réagir comme une adolescente.

Corine Quintal, trente-cinq ans, était morte des suites d'un choc anaphylactique provoqué par l'ingestion de protéines albuminoïdes provenant de blanc d'œuf, comme en témoignait le contenu gastrique analysé lors de l'autopsie. Elle souffrait d'une sévère allergie aux œufs, si l'on en croyait son dossier en allergologie au Centre hospitalier de l'Université Laval. La jeune femme avait sollicité, le soir de sa mort, des services sexuels professionnels. Maheux avait déclaré, dans sa déposition, que sa cliente et lui n'avaient rien mangé ensemble ce soir-là. Or, il avait été établi par le laboratoire qu'il y avait du blanc d'œuf dans la bouteille de bourbon dont Maheux avait servi un verre à Corine. L'allergène avait été versé dans l'alcool. Puisque la police n'avait repéré aucune boîte d'œufs chez la victime, il était facile de croire que c'était Maheux qui avait transporté la substance. L'avocat insistait, pour sa part, sur le fait que Quintal ne présentait aucun signe de contention ni d'ecchymoses pouvant révéler que son client aurait pu forcer l'ingestion de la substance qui avait coûté la vie à Corine Quintal. Duhamel rappelait également qu'il y avait eu acte sexuel, et qu'il était normal que la dépouille de la victime portât des fibres, des poils ou toute autre matière organique provenant du corps de Maheux.

L'acte d'accusation soulignait que Maheux n'avait pas daigné porter assistance à la victime. Le prostitué avait quitté le logement de Corine quelques minutes à peine après la relation, à la demande de sa cliente, alléguait-il. Il avait noté qu'elle avait les joues roses et avait associé cet état à l'essoufflement suivant les ébats sexuels. Duhamel souhaitait prouver que son client ignorait que Corine Quintal allait mourir. Maheux aurait, selon ses propres dires, assurément porté assistance à la victime ou aurait appelé les secours d'urgence, s'il avait eu conscience de ce qui allait se dérouler dans la chambre à coucher de sa cliente, après l'acte sexuel.

Duhamel soulignait que son client s'était livré de bonne grâce à toutes les demandes requises par la procédure d'enquête. Avant de conclure à la préméditation de meurtre, encore fallait-il prouver que Christophe Maheux connaissait Corine Quintal et que, en plus, il était au fait de son allergie létale.

Un détail tarabustait Savary. Corine Quintal possédait une seringue d'épinéphrine mais ne l'avait pas utilisée. On l'avait trouvée dans son sac à main, accroché dans le hall d'entrée. La réaction allergique avait-elle été à ce point fulgurante que la victime avait été incapable d'atteindre sa seringue? La seule lésion singulière décelée sur le corps de la victime était une incision à la clavicule qui, selon le pathologiste, avait à n'en pas douter été pratiquée après la mort de Corine. Quelqu'un avait donc attenté *post mortem* à l'intégrité du corps de la victime.

Le rapport de Duhamel s'achevait par des remarques incitant à ne pas se laisser influencer par l'image négative accolée au métier exercé par Maheux. L'accusé avait été libéré sous condition, ce qui attisait l'ire de la population. Le mandat confié à l'agence MaSa consistait, Martel n'en était pas dupe, à manœuvrer en marge du Service de police de la Ville de Québec afin de secouer les buissons laissés pour compte, s'il y en avait. Ultimement, si cette entreprise se révélait infructueuse, Duhamel allait demander aux détectives de redorer l'image de son client – ce que laissait présager la clause de son rapport.

Quand le téléphone sonna à nouveau, Savary crut que Martel se montrait impatient. Le nom qu'elle reconnut la surprit.

PAPS: Trop tard pour parler?

Adam Papineau, sergent-détective à la Sûreté, lui avait rendu visite à quelques occasions pendant sa convalescence. Zoé avait gardé de bons contacts avec lui, Papineau constituant le seul lien de l'ancienne sergente-détective avec la SQ depuis qu'elle avait démissionné pour se joindre à Martel.

ZOSA: Parler pro ou parler perso ?

PAPS: Les deux, si tu veux... On s'ennuie de toi, Puce.

Zoé soupira. Depuis qu'elle avait quitté ses fonctions à la SQ, Papineau revenait régulièrement à la charge pour qu'elle reprenne le collier. Il n'avait de cesse de complimenter Zoé, de saluer son courage et sa persévérance, mais la jeune femme n'était pas dupe. Un seul rendez-vous avec celui que tout le monde au bureau appelait Pap's, suivi d'une soirée en toute intimité, suffirait – elle en était persuadée – pour éteindre les braises de ses supplications. En vérité, devinait Zoé, Adam Papineau regrettait de n'avoir pas eu le loisir de draguer Zoé Savary avant qu'elle ne démissionne.

Zoé allait répondre à Papineau lorsqu'un nouveau texto entra.

XMART: Difficile de ne pas croire à un homicide, tu trouves pas ?

Encore une fois, Xavier Martel secourait Zoé.

Elle ignora le dernier texto de Papineau, supprima la conversation qu'il avait lancée et composa le numéro de Xavier. Il valait mieux se concentrer sur le boulot.

5. SANS TOMATES ET SANS TAMPONS

Québec

Du salon, le regard cueillait des touffes de verts volés aux érables emblématiques du quartier Saint-Sacrement. Corine Quintal habitait un logement charmant de la rue Marguerite-Bourgeoys, au rez-de-chaussée d'un bâtiment de brique blanche. S'accrochait au paysage le beige des immeubles d'habitation qui champignonnaient autour de l'édifice. Corine étant morte depuis plus d'un mois, le

SPVQ⁵ avait eu le loisir de fouiller l'appartement, de sorte que le lieu n'était plus sous scellés.

En pénétrant dans l'appartement, Martel avait été assailli par l'odeur de renfermé, un mélange d'humidité et de pourriture de fond de poubelle. Savary, passée derrière lui, s'offrit une gomme à mâcher pour combattre la puanteur, mais Martel se garda de faire de même. Depuis longtemps, il laissait libre cours à ses papilles. Son père lui avait légué une forte propension à la synesthésie gustative, gracieuseté de l'arme à feu qu'il lui avait insérée dans la gorge au cours d'une crise due à ses transes post-traumatiques, son héritage de la guerre. Martel s'était résolu à utiliser le don à son avantage, tant que faire se pouvait.

«Je prends la chambre à coucher et tu t'occupes de la cuisine?» proposa Martel.

Martel dénicha dans la poche de son manteau un sachet d'abricots séchés. Il s'en mit quelques-uns en bouche, qu'il laissa ramollir sur la langue afin que se distille leur parfum sucré. Il détestait ces friandises qui ne recelaient plus rien du fruit d'origine, mais pour activer ses sens, il devait recourir à un aliment inodore et qu'il pouvait manger silencieusement. Savary ignorait tout des caprices linguaux et palataux de son partenaire – seule la mère de Martel avait jamais été mise au courant –, et c'était mieux ainsi. Les abricots séchés n'étaient associés, pour Martel, à aucun affect particulier: c'était ce qu'il convenait d'appeler un *aliment vierge*. Parfait pour connoter dorénavant la visite du logis de Corine Quintal. Si Martel ne captait pas tout aujourd'hui, il lui suffirait désormais de grignoter l'aliment pour solliciter la scène qui allait se reconstruire sous ses yeux dans les instants suivant l'ingestion.

Corine Quintal était très séduisante, ainsi que le révélait la photo d'elle qu'on avait jointe au dossier. On n'avait relevé dans ses affaires, pour tout cosmétique, qu'un tube de rouge à lèvres jamais entamé. N'empêche: ses yeux présentaient l'étincelle de celle qui aime plaire et qui peut y arriver sans artifices. Ils recelaient quelque chose

5. Service de police de la Ville de Québec.

d'hypnotique en raison de leurs couleurs multiples, comme ceux de David Bowie. La bouche de Corine se retroussait légèrement du côté gauche lorsqu'elle souriait, ses lèvres formant un improbable tilde. Il émanait d'elle l'attitude d'une personne n'acceptant d'ordres de quiconque, et son menton relevé avec défi en disait long.

La voix de Zoé Savary retentit depuis la pièce d'à côté. « L'essentiel est parti, dit-elle.

— Oui, la police a pillé l'appartement comme un clan de Vikings.

— Qu'est-ce qu'on est censés voir, d'abord ? Des fantômes ? »

La chambre à coucher n'offrait rien de particulier, à première vue. C'était un cercueil de gypse à quatre faces ivoire, sans personnalité. La police avait prélevé les draps, mais la housse du matelas semblait encore porter l'empreinte du corps de Corine. La grande fenêtre qui s'ouvrait sur la rue avait été dépouillée de son rideau : la tringle surmontait le carreau comme un sourcil au-dessus d'un œil condamné à tout voir. L'ultime alcôve conservait les meubles de la morte, au grand désespoir du propriétaire qui n'arrivait pas à s'en débarrasser. Que les proches soient introuvables depuis le décès compliquait les choses. Martel avisa un divan orangé au tissu élimé, trop exclamatif dans cette cellule écru. Un des murs du salon était monopolisé par une bibliothèque où s'entassaient des centaines de livres, dénotant une intense inclination pour la poésie, remarqua Martel.

« Viens voir, Xavier. » La voix de Savary s'était rapprochée : il trouva sa coéquipière dans l'embrasure, derrière lui. « C'est des abricots, ça ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint en le voyant grignoter.

— Ça a déjà ressemblé à des abricots, j'imagine. »

Elle l'entraîna hors de la chambre. « Le dossier nous apprend que Corine Quintal occupait des emplois ponctuels, des *jobines*, même si elle avait une formation universitaire en psychologie.

— Elle faisait du bénévolat, aussi.

— Elle n'était pas particulièrement riche. Regarde où elle vivait. Cet appartement a quelque chose de triste. Le quartier est beau, mais le logement est *drabe*. Pas de couleur, pas de plantes, c'est mal entretenu. Le divan... même nous, on le refuserait pour le bureau. Si je